

Mémoires de la Société Académique

A Roupy, en 1803, Jacques ARPIN installe la 1^{re} Filature de Coton du Département de l'Aisne

I. — *ESSOR du TRAVAIL MÉCANIQUE du COTON en FRANCE au début du XIX^e Siècle*

Filé dès 445 avant J.-C. en Inde, selon Hérodote, le coton ne parvient du Levant à Marseille qu'en 1688, en partie brut et surtout filé à la main. Lin et chanvre sont cultivés d'abord aux Pays-Bas, puis dans le nord de la France ; l'artisanat les transforme en tissus, retardant longtemps l'emploi du coton d'origine lointaine. Le filage à la main du coton s'établit vers 1700 à Rouen (rouennerie), vers 1720 à Troyes (coutil, finette, bonneterie), de 1750 à 1772 à Saint-Quentin (mousselines unies et brochées), en 1746 à Mulhouse, en 1759 à Nantes (toiles imprimées), en 1765 à Amiens (velours). En 1790 il est seulement importé en France 4.000 tonnes de coton brut, en échange de 27 millions de francs de coton fabriqué. Tant que le travail du textile se fait à la main, le fil est préféré par les fileuses et les tisseurs en caves.

En 1788, la navette volante est introduite à Lille, Roubaix, Tourcoing ; le coton est cardé, filé au grand rouet ; les tissus sont assez coûteux. En 1791, les Anglais, jusque-là gros exportateurs de fils et étoffes à bas prix, commencent de livrer leurs métiers mécaniques. La Révolution française nous affranchit de leur suprématie et nous oblige à équiper nos armées ; pour faire face, le gouvernement recourt au maximum, aux assignats, aux lois d'exception ; la situation est difficile ; elle s'assainit après Thermidor 1794 où la population reprend confiance, où les méthodes industrielles et commerciales vont se renouveler. La machine à vapeur et la mécanique favorisent le travail du coton encouragé par les subventions de l'État. En 1800 Saint-Quentin a 38 maisons de commerce et 55 rouleurs voyageant avec leurs toiles, se livrant à deux tournées chaque année, vendant par 1/2 pièces de 6 ou 7 1/2 aunes ; leur charrette emplit de 3 à 400 pièces, déballant dans les villes. Une première exposition en septembre 1798 à Saint-Quentin, dure 3 jours, une 2^e en 1802 dure 10 jours à cause de l'affluence des exposants : 12 négociants en articles fil et lin, 8 fabricants en tissu coton (calicot, percale, mousseline, basin) et 1 en linons brodés. Richard Lenoir installe à Saint-Quentin une

grande succursale de ses fabriques normandes. En 1803 Jacques Arpin crée à Roupy la première filature mécanique de coton du département de l'Aisne. L'arrondissement a bientôt 4 filatures de coton occupant 900 ouvriers, 4 vastes blanchisseries, plusieurs apprêts et amidonneries produisant 300.000 pièces de coton et des broderies sur linon, une manufacture de bas où 25 métiers produisent 150 à 160 paires par semaine ; dans les cantons de Bohain et Ribemont se fabriquent des châles.

La production des étoffes de coton est en énorme progression, tandis que décroît celle des tissus de fil ; pour celle-ci, en 1811 il ne reste que 4.000 ouvriers sur les 7.000 qu'elle occupait au début du siècle. Parmi les départements français, en 1812, l'Aisne est au 2^e rang avec 10.740 métiers transformant 218.660 tonnes de coton.

II. — LE VILLAGE DE ROUPY

A cheval sur la N. 30 de Rouen à La Capelle, à 9 km au S.-O. de Saint-Quentin, totalement rasé par les Allemands en 1917, reconstruit à partir de 1920, Roupy a retrouvé sinon son importance du XIX^e siècle du moins une coquette originalité et l'aspect plaisant offert à l'automobiliste qui le traverse dans toute sa longueur, l'ordonnance caractéristique de sa place publique au carrefour que forme la D. 32 de Seraucourt-le-Grand à Tertry en coupant perpendiculairement la N. 30, laquelle groupe avec une jolie église au chœur recouvrant la sacristie, une mairie et un groupe scolaire qu'entourent plusieurs maisons de même style. De part et d'autre de la Nationale, bâtiments et élevages des fermes Allart, Pamard et Caron ; à droite en allant vers Paris, le vaste emplacement où fut la filature non reconstruite à Roupy.

Le village est bâti au point culminant d'une vaste plaine crayeuse. Il est à 51 km au N.-O. de Laon, à 10 km de Vermand, chef-lieu de canton, à 11 km de Ham. Son terroir s'étend sur 572 ha dont 524 ha d'excellentes terres cultivées en céréales et betteraves sucrières ; les pâtures y occupant 25 ha et les bois seulement 5 ha.

Origine du nom. — Ruppiciacum, en 1163, dans le cartulaire de l'Abbaye Saint-Martin de Laon ; Ruppiciacum in Viromandia en 1258 (archives nationales reg. 30 N^o 282) ; Rouppy en 1365 (chapitre de Saint-Quentin). Le suffixe acum, forme latinisée du mot celtique acos, synonyme du latin aula et du bas-latin cortis à le sens de cour, domaine. La propriété rurale était encore indivise sous la Gaule indépendante ; le partage ne s'est opéré qu'après la conquête romaine, par nécessité de la culture extensive des céréales. Nous rappelant le mot de Camille Jullian : « nos communes rurales sont filles de la villa gallo-romaine, petites-filles du domaine gaulois » (*De la Gaule à la France*, Paris, 1922), nous traduisons ce nom par domaine de Raoul ou de Rodolphe, comme celui de Rocourt, quartier saint-quentinois assez proche.

Population. — En 1698 : 300 h. ; en 1801 : 390 ; en 1836 : 680 ; en 1856 : 609 ; en 1911 : 394 ; en 1921 : 225 ; en 1936 : 252 ; en 1962 : 244 ; gros village dont la population double pendant la prospérité de sa filature de coton, puis décline jusqu'à la première guerre mondiale, se maintient au niveau de nos villages agricoles depuis la résurrection de 1921.

La commune ayant l'exceptionnelle faveur de posséder encore ses registres d'état civil depuis 1642, j'y ai pu découvrir les remarques suivantes :

Nombre annuel moyen pour la période	Naissances	Mariages	Décès
2 ^e moitié du 17 ^e siècle (1642-1700)	11	5	6
1 ^{re} moitié du 18 ^e siècle (1701-1750)	6	2	6
2 ^e moitié du 18 ^e siècle (1751-1800)	13	3	10
1 ^{re} moitié du 19 ^e siècle (1801-1850)	17	5	13

Le climat est très sain ; le nombre de naissance est normal ; on s'y marie pourtant peu ; mais on y meurt rarement jeune ; des vieillards atteignent 70, 80 et même 95 et 99 ans. Moins de naissances illégitimes que dans d'autres villages du même canton.

Des triplées. — Le 10 août 1724 naissent Marie-Marguerite, Marie-Agnès, Antoinette Emmery. Alors que tant d'enfants, à l'époque, meurent en naissant, la 2^e meurt le 9 septembre suivant, la 1^{re} le 1^{er} novembre et la 3^e le 29 janvier 1725. Ces triplées ont certes été fort bien soignées.

Plusieurs mariages de grands bourgeois de Saint-Quentin ; entre autres : le 10 février 1738, celui de Messire Paul François de Bastière, Chevalier, Ancien Capitaine au Régiment de Cambrésis Infanterie, fils majeur de Messire François de Bastière, Chevalier, Seigneur de Voyenne, Courtemanche et autres lieux et de feue Dame Suzanne Duménil, son épouse, natif de Voyenne, demeurant à Beverchy et de Melle Elizabeth Cagniard, domiciliée paroisse Saint-Rémy à Saint-Quentin, fille majeure de feu André Nicolas Cagniard, Seigneur de Pommery, Conseiller du Roi, Ancien Lieutenant Criminel au Bailliage de Saint-Quentin et de Marie-Anne Cordier, son épouse, présente et acceptante.

Jusqu'à 1735 sont inhumés dans l'église, les laboureurs bourgeois et leurs parents (familles Mouton, Lefébure, Bérenger ; les curés Pierre Mouton, Antoine Lefébure, dans le chœur, Jean Maréchal près du portail, Roger Gard, curé de Caulaincourt trouvé mort sur la route de St-Quentin). Neuf inhumations de 1679 à 1695 (dont un enfant d'une heure) ; neuf autres de 1705 à 1735. Il semble que le Curé desservant, en dehors de la tradition, ait son mot à dire pour autoriser ces enterrements privilégiés ; dans l'acte de sépulture du 3 juin 1692 de Françoise Lefébure, 46 ans, femme de Antoine Dubois, laboureur, le curé écrit : « qui a exprimé désir d'être enterrée avec son père et sa mère, le mari ayant promis de ne pas faire une consé-

quence pour sa famille, car autrement je n'aurais pas accordé cette grâce à cause des suites ». Un de leurs enfants est, le même mois, inhumé dans le cimetière ; avaient été inhumés dans l'église, Toussaint Lefébure, 77 ans, le 9 septembre 1684, la mère, Marguerite d'Espagne, le 2 juillet 1679.

Les registres paroissiaux sont signés par l'évêque de Laon en tournée le 26 mai 1687. Un mariage consanguin du 2 mars 1688 est « réhabilité » par dispense papale du 19 juin 1692, avec une cérémonie nouvelle.

Liste des Curés. — 1642 : Pierre Mouton ; 1679 : Antoine Lefébure ; 1710 : Jean Maréchal ; 1729 : Dumoutier ; 1733 : Charles Chinot ; 1788 : Boilet.

Liste des Clercs-Magisters. — 1645 : Antoine Hénocque ; 1679 : Nicolas Aguet ; 1683 : Jacques Hénocque, magister ; 1730 : Quentin Carrette ; 1767 : Augustin Bacquet ; 1779 : Jean-François Caron ; 1792 : Éloy Penet ; 1800 : J. Fois Lesse, instituteur ; 1804 : Ferd. Caron.

Familles du 17^e siècle. — Ancelet, Baudelot, Baudouin, Bérenger, Billiard, Bocquet, Bourlette, Buronfosse, Clichet, Couillette, Décaudin, Déjoyez, Delanchy, Démazures, Descon, Deshumbles, Devillers, Dion, Dirson, Doëtte, Doisier, Doistre, Dubois, Dubourg, Dumont, Dumoutier, Dupin, Durot, Emmery, Feuillet, Fiefvé, Fouquet, Gardin, Géry, Gravelle, Guéry, Guffroy, Hennique, Hénocque, Imbry, Joncourt, Landa, Lefébure, Lefebvre, Marest, Morcrette, Mouton, Mulot, Payen, Pelletier, Perchinal, Pinguet, Pouin, Quentin, Richet, Riquiert, Rust, Tasse, Terquin, Tourneux, Turbaux.

Familles du 18^e siècle. — Alliot, Ancelet, Anciaux, Arpin, Auger, Baillart, Ballant, Baloche, Barbier, Baudré, Bérenger, Bellencourt, Berton, Bleux, Blieux, Bocquet, Boilet, Boinet, Bonnavoine, Boulanger, Bouré, Bouton, Bourgeois, Bouvier, Braillon, Brassart, Brazier, Breton, Canonne, Catoire, Catry, Carette, Caron, Carpentier, Chalopay, Charlet, Charmolué, Chevalier, Chibrain, Chivot, Clichet, Coutant, Couillette, Damarié, Damaye, Défontaine, Delacroix, Delaplace, Delanchy, Démazures, Derquenne, Deneufville, Descambelle, Desjardins, Devauchelle, Dhervilly, Dejoye, Deshumbles, Desmery, Dinjon, Doëtte, Douchet, Dousseaux, Doyen, Dubois, Ducarcelle, Duclos, Durot, Dumont, Durs, Emmery, Faget, Fichaux, Fiévé, Flamant, Feuillot, Fontaine, Formentin, Fouilloy, Foucart, Fouquet, Fouquier, Galois, Gardier, Gatère, Garrigou, Gauche, Gobaux, Gudet, Gravelle, Gossart, Gorlin, Gréhan, Gromer, Grésillon, Gronnier, Guffroy, Hennique, Hénocque, Hécart, Hiegel, Hiénon, Hôtel, Houdemont, Hurier, Imbry, Joly, Josselin, Landa, Largillière, Lécot, Lefébure, Lefebvre, Lemaire, Lemire, Legrand, Lemoine, Lequet, Lequien, Leroy, Letuppe, Liévin, Loncle, Longé, Longuet, Lhotte, Louvet, Mabelle, Machu, Marcassin, Maréchal, Marest, Marotte, Mascret, Mansart, Matin, Mennessier, Merveilleux, Michaux, Moinet, Mollet, Mouton, Muguet, Mulot, Nobécourt, Noë, Oget, Pannier, Patte, Papou, Payen, Pelat, Pelletier, Penet,

Pinguet, Piot, Poette, Poirmeur, Poizot, Podevin, Ponte, Ponthieu, Poule, Quentin, Quiton, Renaux, Ricaux, Riquet, Rondeau, Rouge, Rousseaux, Rozier, Saint-Quentin, Simbaut, Soyeux, Stoquet, Taquet, Thévenin, Tupigny, Tasse, Tourneux, Varlet, Vatin, Véroux, Victor, Vielle, Vilmont, Vuadin, Warcoïn, Weyer.

Familles du 19^e siècle. — Anceau, Ancelet, Abrassart, Aquare, Aubert, Auquier, Bacquenoix, Bérenger, Berlemont, Berton, Bleux, Bonneville, Bocquet, Bouton, Bourcier, Braillon, Brassart, Brazier, Carpentier, Carton, Catry, Cazé, Chilain, Clichet, Cresson, Coutant, Daix, Damaye, Défontaine, Delporte, Démarret, Delanchy, Démazures, Dinjon, Douchet, Dousseaux, Douet, Dhervilly, Delcroix, Derquenne, Dubois, Dupuis, Fiévez, Formentin, Geni, Gibot, Gosset, Graux, Grésillon, Haché, Hadengue, Hénocque, Hiégel, Hoquet, Hurion, Imbry, Landa, Largillière, Leclercq, Lefebvre, Legrand, Lemire, Leroy, Lertourné, Letupe, Longé, Mabile, Machu, Maniset, Mansart, Mascret, Maréchal, Mercier, Merlin, Millet, Moreau, Muguet, Mulot, Navellier, Nobécourt, Noé, Normand, Oget, Pannier, Patte, Payen, Pelas, Pelletier, Plet, Piot, Poëtte, Piérin, Prévost, Podevin, Poizot, Quentin, Quequignon, Ricaux, Rondeau, Rousseaux, Sirandré, Simbaut, Souply, Soyeux, Surmais, Tasse, Tassigny, Trefon, Tupigny, Urier, Varlet, Vasseur, Vatin, Vigogne, Vinchon, Vuillemin, Wallon.

Son histoire. — A l'origine, la seigneurie de Roupy dut relever des premiers Comtes de Vermandois. En 1045 Herbert II, Comte de Vermandois, malade, donne aux Bénédictins de Saint-Prix que son père a installés à Rocourt, faubourg ouest de Saint-Quentin, deux grandes manses sises à Roupy. En 1076, la terre de Hugues de Roupy est fief mouvant du Seigneur de Moy. En 1090, le Doyen de Saint-Quentin Déodat donne l'autel de l'église Saint-Jean-Baptiste de la paroisse de Roupy à Radbod, évêque de Noyon, qui accepte la concession. Sont ensuite Seigneurs de Roupy : 1144 : Robert ; 1165 : Gérard ; 1189 : Baudoin ; 1230 : Thomas, Chanoine de Saint-Quentin. Vers 1227-1230, Saint Louis fit construire à Cuimont pour 114 moines bernardins un monastère dont il changea le nom en Royaumont et qu'il dota de la baronnie de Roupy étendue à Savy, Étreillers, Beauvois, Gricourt, laquelle relevait de la Châtellenie de Saint-Quentin. En septembre 1256, le Connétable de France, Gilles Le Brun, dit de Trasnignies, qui jouissait depuis 1250 de l'usufruit de la terre de Roupy par libéralité du Roi à qui cette terre avait fait retour ; ayant pris part à la guerre de Sicile, tué en 1254 Mainfroid, Roi des Deux-Siciles, fils naturel de l'Empereur Frédéric II, affecte au Chapitre de Saint-Quentin une somme d'argent à lever à perpétuité sur la taille de la terre de Roupy, dotation ratifiée par le Roi en 1257. En février 1258, Gilles Le Brun échange avec le Roi sa terre d'Ambleny, dans le Valois, contre celle de Roupy ; en 1261 le Roi la lui retire et en passe la propriété aux Moines de Royaumont qui la garderont jusqu'à la Révolution de 1789.

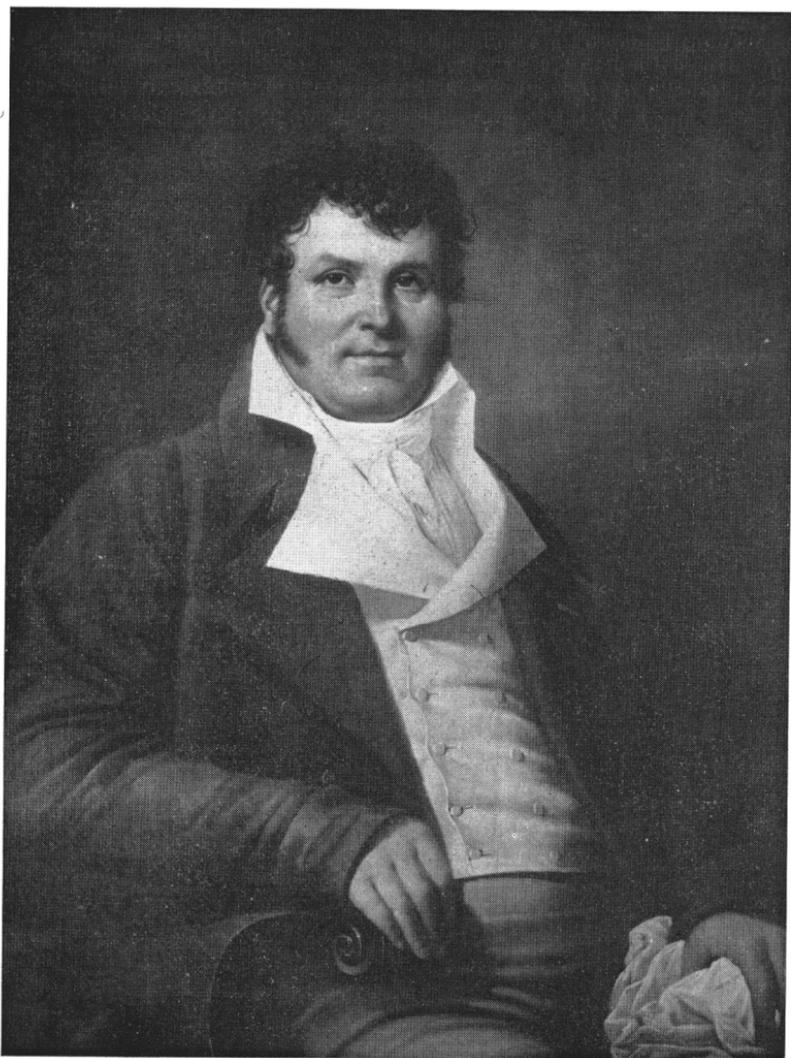
La première église de Roupy, bâtie en bordure de l'agglomération, et vouée à Saint-Jean-Baptiste, tombée en ruines, fut remplacée par la chapelle des Moines de Royaumont dès qu'ils quittèrent la paroisse, après la mise en valeur de leurs biens propres ; les traces de cette église Saint-Remy et des bâtiments circonvoisins étaient encore visibles à la fin du 18^e siècle. Roupy eut son château dès le XII^e siècle ; mais comme dans toutes les paroisses du Vermandois et de Thiérache, la population eut plus à subir qu'à se défendre : Romains, Francs, Vandales, Huns, Normands, Islandais, Écossais, Flamands, Allemands, Autrichiens l'ont obligée à se cacher ou à fuir, mais toujours à retrouver pour les restaurer les foyers et champs dévastés. Évoquons pourtant les terreurs, les pillages, les horribles exactions de ces grandes invasions des Germains, au cours de la seconde moitié du 3^e siècle, des Vandales entre 407 et 409, des Huns vers 450 ; de ces luttes internes entre Neustriens et Austrasiens au cours du VII^e siècle, des incursions normandes vers 880, des Comtes de Flandre au début du 10^e, des attaques du Duc de Bourgogne et du Roi d'Angleterre au 11^e, des 160 années de tutelle espagnole tracassante et féroce, des troupes françaises elles-mêmes durant la Fronde, des pénibles occupations de 1814-1815, 1870-71, 1914-18, 1940-44 et rendons un solennel hommage au mérite de tous ceux qui contribuèrent à effacer les traces de tant de misères et à reconstituer de beaux et florissants villages.

Sous l'Ancien Régime, Roupy appartient à l'Intendance d'Amiens, à l'élection et au bailliage de Saint-Quentin, à l'évêché de Noyon ; son nominateur fut le Chapitre de Saint-Quentin.

Sa prospérité par l'industrie textile durant la première moitié du 19^e siècle a été le fait d'un homme d'une intelligence et d'une volonté peu communes, Jacques Arpin et aussi celui de nombreux très habiles ouvriers et ouvrières experts dans l'art de filer et tisser. Roupy eut dès le début de ce siècle sa perception et sa distribution postale érigée en bureau de poste le 1^{er} février 1866. Les lettres de Saint-Quentin pour les communes voisines et réciproquement devaient porter un timbre de 0,20 fr au lieu d'un timbre de 0,10. Il s'agissait de localités qui fournissaient le personnel de la filature : La Bergère, Castres, Contescourt, Giffécourt, Etreillers, Fluquières, Francilly, Fontaine-les-Clercs, Holnon, Pommery, Savy, Selency, Vaux.

III. — JACQUES ARPIN, Filateur de coton.

Né le 30 novembre 1762 à Montvalezan-sur-Séze (Savoie), il arrive à Saint-Quentin à 15 ans, employé par le négociant Claude Gensas à qui il succède en 1780, à 18 ans. Jusque-là, il voyage et vend aux foires de Caen, Angers, Fontenay, Niort, Poitiers, des linons, batistes, toiles de Laval, des aiguilles



Portrait (à l'huile) de Jacques Arpin actuellement (1907) chez M. Brasset-Arpin à Homblières.

Ce portrait figurait dans le salon du château d'Homblières, alors propriété de Madame Fernand Arpin, décédée en 1913.

Pendant l'occupation allemande (1914-1918) Mme Brasset, née Louise Arpin, découpa la toile, l'enleva de son cadre et la roula avec d'autres toiles représentant les membres de la famille.

Le rouleau fut confié à une voiture du ravitaillement américain qui l'emmena à Maubeuge, où il fût retrouvé à l'Armistice, avec des tapisseries anciennes provenant également du château d'Homblières.

Photographié d'après le portrait par Marcel Arpin.

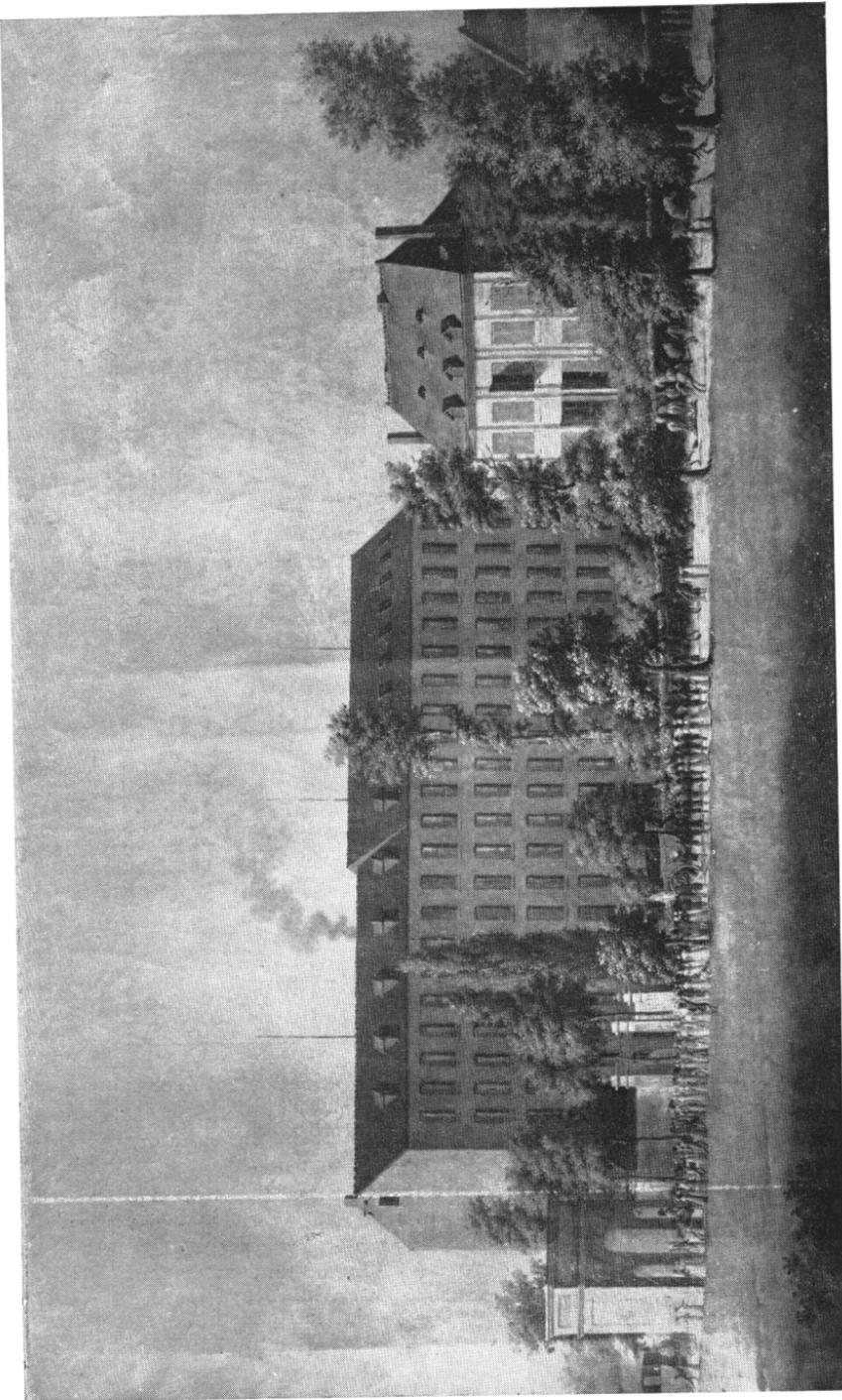


Photo 18 X 24 d'après un tableau à l'huile de Pingret (1 m X 0 m 60) que possède Marcel Arpin. Ce tableau représente l'arrivée à Roupy de Napoléon 1^{er} le 10 avril 1810. L'empereur est reçu par le baron Malouet, préfet de l'Aisne, qui lui souhaite la bienvenue. **Napoléon est dans la berline.**
Une foule élégante se presse sur la route de Paris — qui passe devant la propriété. A gauche, un arc de triomphe a été élevé par les ouvriers de la filature. A gauche de cet arc, les voitures de la suite de l'Empereur.
(Don de M. Marcel Arpin - 1938.)
(Examiner à la loupe pour voir les détails)

d'Aix-la-Chapelle,... des fusils et pistolets de Liège. A partir de 1782, il se consacre exclusivement à la vente des articles de Saint-Quentin, fait la connaissance de Pluvinage à qui il s'associe et dont il épousera la nièce en 1785 ; il poursuit quelque temps avec la veuve Pluvinage ; après dissolution de l'affaire, il achète à Joly de Remaucourt une maison place des Champions ; il n'a qu'un commis et son frère arrivé de Savoie en janvier 1789. Il travaille beaucoup avec sa femme, achetant surtout linons et batistes. Il y avait 12 grands courtiers ayant acheté leur charge à qui les fabricants portaient leurs marchandises ; deux fois par semaine, les courtiers les faisaient porter chez les commerçants acheteurs, essentiellement Dumoustier, Devastre frères, Collin et C^{ie}, Étienne Fizeaux, Samuel Joly et fils, Joly l'Aîné, Debrissac, Paulet et Nordingue, Postel, Poudartin ; en second ordre : Paillette, Lemaire, Pluvinage et Arpin, Aubriet, Ferra, Veille, Bidault et quelques autres. Ces maisons achetaient aux courtiers « bleus », ou aux fabricants directement et au comptant, mais les vendeurs recevaient facilement 1/4 ou 1/3 en espèces et le reste en traites sur Paris à 4 ou 5 mois. Chez les grands courtiers au contraire on achetait les plus fortes parties aux mois de février, mars et avril et, peu après, on payait un acompte de 1/6 ou 1/4, les premiers mois des achats ; le surplus était divisé en 5 ou 6 paiements effectués à partir du 1^{er} octobre en traites sur Paris à 4 ou 5 mois et ainsi de mois en mois. Les maisons de second ordre faisaient aussi des achats chez les courtiers, mais seulement dans leurs magasins. Jacques Arpin vendait en gros pour 8 à 9.000 fr de marchandises chaque année ; la guerre suspendit toutes affaires, les Autrichiens étant aux portes de Saint-Quentin ; on avait emballé les marchandises et fermé le magasin.

1789 : Fervent adepte des généreux principes proclamés par la Révolution, il se consacre alors à la vie politique, avec désintéressement, conviction, fermeté sans violences, avec intelligence, sagesse et le plus grand dévouement. Dès 1790, il est élu Officier municipal de Saint-Quentin et le demeurera jusqu'au 6 brumaire III. (22 octobre 1794) ; bientôt élu maire, il consacre toutes ses journées à l'administration municipale, s'y montre clairvoyant, généreux ; il expose souvent sa vie pour sauver celle des autres, appliqué à atténuer misères et souffrances non seulement des ouvriers, mais aussi des suspects injustement poursuivis ; il sait éviter bien des injustices, des désordres alors que tant de convois de farine traversent la ville pour ravitailler nos armées. Le calme revenu, il s'emploie à développer les industries naissantes du coton et du sucre. Aux Cent-jours, il est élu, le 8 mai 1815, à la Chambre des Députés, faisant partie de la majorité libérale ; le 7 juillet 1815, il y défend le principe d'égalité civique violemment attaqué. Louis XVIII ayant dissous l'Assemblée, il renonce à la politique et se consacre tout entier jusqu'à sa mort, le 27 octobre 1832, à la prospérité de sa filature et de son commerce.

Vers 1800 il acquiert à une famille saint-quentinoise une

propriété de 5 ha à Roupy, avec maison de plaisance et un vaste bâtiment de 4 étages où il conçoit d'établir la première filature de coton, reprenant l'idée de Bauwens qui créa à Gand, alors française, en 1798, une manufacture de coton, réussissant où d'autres venaient d'échouer à Saint-Quentin. La fabrique, d'abord actionnée par un manège, est bientôt dotée d'une « pompe à feu », machine à vapeur construite par Charles Albert, fondeur à Paris. Les excellents ouvriers de la région en linons et batistes le servirent admirablement. Il établit de nombreux métiers, tant dans son usine que dans les communes environnantes ; il augmenta les salaires, perfectionna l'outillage : à l'origine l'usine a 12.000 broches et 400 ouvriers. Alors qu'en 1806, il avait obtenu à l'exposition de Paris une médaille d'or pour des calicots, percales et mousselines d'une grande beauté, il reçoit à Roupy le 10 avril 1810 la visite de Napoléon I^{er} ; les ouvriers ont dressé un magnifique arc de triomphe sur la route à gauche de l'établissement ; le Préfet de l'Aisne Malouet accueille l'Empereur et sa suite. Vivement félicité, J. Arpin encourage les initiatives d'industriels qui réalisent à Saint-Quentin 4 belles filatures occupant 900 personnes et filant jusqu'au N^o 100. Dans l'arrondissement de Saint-Quentin 8.000 métiers produisent chaque année 300.000 pièces ne redoutant par leur qualité aucune concurrence étrangère. A l'exposition de Paris de 1819, J. Arpin et fils obtiennent pour leurs cotons filés de 130 à 160, distingués en tous points, une médaille d'argent ; tandis qu'Arpin Frédéric (fils aîné de Jacques) et C^{ie} reçoivent une médaille d'or « pour diverses percales superfines, du piqué de la plus grande finesse, des tissus écossais, des mouchoirs Madras traités avec la plus grande habileté, d'exécution parfaite et de qualité supérieure ». Arpin père est fait Chevalier de la Légion d'Honneur ; Arpin et Fils emportent une médaille d'argent pour leurs cotons filés.

En 1860, la fabrique de Roupy ne fait plus que de la filature des N^{os} moyens de 50 à 100 ; elle n'occupe plus que 100 ouvriers fileurs, femmes et jeunes enfants ; elle passe en 1861 aux mains de M. Touron, qui la fera démolir en 1892 pour la réédifier sur un type moderne ; ses 365 fenêtres en façades devaient payer trop d'impôts et la lumière prise par le toit était exemptée de l'impôt des portes et fenêtres. Détruite en 1917, elle sera reconstruite à Saint-Quentin, la loi sur les dommages de guerre ayant autorisé les déplacements d'usines à reconstruire.

IV. — JACQUES ARPIN, Fabricant de sucre.

Entre 1810 et 1814, dans une partie de sa filature, J. Arpin organise une fabrique de sucre de betteraves. Ses essais lui donnent d'heureux résultats, mais son usine est complètement pillée par les Prussiens en 1814 ; tous les produits en sont emportés. La paix revenue, J. Arpin abandonne cette fabrication ; les appareils sont envoyés à la sucrerie de Genlis (près

de Viry-Noueuil) dépendant de celle d'Arras qui produisait en 1822 140.000 kg de sucre, correspondant à un rendement de 1.500 kg à l'ha ; les procédés alors employés donnaient 5 kg de sucre brut et 4 kg de mélasse pour 100 kg de betteraves traitées.

Ainsi l'industrie des linons, batistes et gazes en fil de lin importée à Saint-Quentin de Hollande au XV^e siècle par Crommelin, très florissante encore dans nos régions dans les dix années qui précédèrent la Révolution, décline rapidement vers 1820 ; il en avait été ainsi du tissage de la laine longtemps assuré par l'élevage de nombreux troupeaux de moutons supplanté par le travail des mulquiniens. J. Arpin, choisissant le milieu rural pour y être mieux servi par ses employés, est imité par d'autres filateurs qui installent leurs usines à la Ville, mais aussi, comme lui, à la campagne, en bordure de grandes routes. Il donna un grand exemple, mais surtout une rapide impulsion à cette industrie nouvelle du travail mécanique du coton, et, pour satisfaire la mode et la clientèle, à la réalisation des plus beaux filés et tissus, bientôt connus et demandés au-delà de nos frontières. Il a exercé une grande influence sur l'accroissement de la population de Roupy et des villages voisins, mais aussi sur celle de la partie septentrionale de notre département ; la ville de Saint-Quentin qui comptait à peine 10.000 habitants au commencement du 19^e siècle s'est accrue de 3.000 âmes en moins de 15 années. La Municipalité de Saint-Quentin reconnaissante a donné son nom à l'une de ses rues ; puisse notre modeste étude raviver son souvenir et lui rendre l'hommage qu'il mérite, alors qu'il repose toujours dans le cimetière de Roupy.

Th. COLLART.

Juillet 1967.

SOURCES

- Comte Chaptal : De l'Industrie française. Paris, 1819.
- Charles Picard : Saint-Quentin, de son commerce et de ses industries. 1867.
- Félix Ribeyre : L'Industrie dans le département de l'Aisne et en particulier dans le rayon de Saint-Quentin : La filature de Roupy ; 1803-1860. E. Dentu, Paris.
- Archives de l'Aisne : Dossier Piette.
- Registres paroissiaux de Roupy depuis 1642.
- Archives de la Société Académique de Saint-Quentin : iDossier J. Arpin.
- Pour le rôle politique de J. Arpin, consulter l'excellente étude de M^e G. Gorisse et le vol. n^o 15.444 de la Bibliothèque Municipale de Saint-Quentin.
- Manuscrit n^o 5 des Archives de la Ville de Saint-Quentin.